

Le meurtre du colonel provoqua une déflagration au sein de Chateauval. Le lieutenant Kraus prit en charge la garnison, le temps qu'un nouvel officier soit désigné par l'état-major. Sa première décision fut de déclencher des représailles qui feraient passer à ces chiens de Français l'envie d'aider la Résistance. On sortit les hommes des maisons. On les aligna sur la place du marché, sur le perron de l'église dont les cloches sonnaient à la volée. Là, une potence fut dressée, et le corps de Timon, cadavre mutilé, y fut pendu en guise d'exemple. Ce terroriste avait blessé un capitaine et assassiné le colonel. Des actes impardonnables, qui l'avaient condamné, lui ainsi que sa famille et tous ceux qui lui étaient venus en aide. Les nazis n'avaient pas son nom. Ils hurlèrent à la foule grelottante des ordres et des menaces. On voulait son identité, celle de ses complices.

Irène assistait, impuissante, au désastre. Elle n'avait pas dormi et croyait sentir encore sur elle l'odeur du sang. Elle imaginait son visage maculé du sang du colonel Koch et, qu'en croisant le regard d'un soldat dans la foule, il hurlerait l'avoir vue s'échapper du château de Kervinio. Pourtant, malgré le froid, les hurlements et le canon glacé des fusils enfoncés dans les joues des uns et les côtes des autres, personne ne parla. L'identité du résistant demeura un mystère.

Alors Kraus ordonna de fusiller dix hommes. Il y eut des cris, on se débattit, certains reçurent des coups de crosse qui les laissèrent à demi assommés, mais bientôt sous la potence furent alignés dix hommes du village. Certains portaient leur pyjama. Le plus jeune n'avait pas dix-huit ans ; c'était Marcel Le Bihan, le frère de Jacqueline. Les soldats frappèrent sa mère pour faire cesser ses cris et ses supplications.

Irène se mordit la lèvre, sentant monter ses larmes. Par sa faute, par son imprudence, Loiseul allait mourir, dix innocents allaient mourir, et elle n'avait pu sauver Timon. Elle en avait la nausée et se retourna pour vomir au bord du trottoir. La détonation la fit sursauter. Un corps s'affala, une femme se précipita en hurlant. Irène se redressa : Célestin Corré, tenancier du petit café rue Lefebvre, ne servirait plus jamais d'anisette. Les neuf autres prisonniers furent attachés les mains dans le dos.

— Nous exécuterons un homme par jour ! hurla le lieutenant Kraus. Vous avez de meilleures cibles à nous donner ? D'autres noms à nous désigner ? Venez nous dire lesquels à la *Kommandantur*. Les résistants ne sont pas vos amis ! Ils sont parmi vous et se taisent alors que vos fils et vos époux, des innocents, tombent pour les crimes de ces terroristes !

Un murmure s'éleva de la foule. On échangeait des regards, on baissait les yeux. Irène cherchait Catherine et Paulette, ne les vit pas. Étaient-elles à l'abri ? Tout le monde connaissait Timon, alias Roger Gouédic, qui possédait avant la guerre un petit atelier d'impression de faire-part et de cartes de vœux. Il avait disparu depuis plus d'un an, officiellement parti au STO, mais sa dépouille pendue en place publique racontait une histoire différente. Il avait forcément été reconnu, mais personne ne leva la voix.

Irène fut surprise de la dignité des villageois, soudain unis face à ces barbares. Mais elle, sans famille, ni enfants ?

Son amant, le capitaine Loiseul, serait mort dans quelques heures. Aucun ne devait verser son sang à sa place. Kraus cherchait la complice des résistants, sans savoir qu'elle était sous ses yeux. Sa décision fut prise. Elle se livrerait. Elle ferait tout pour sauver la vie de Marcel et des autres.

La jeune femme redressa les épaules, prit une inspiration et fit un geste. Soudain, elle sentit une main sur son épaule. Derrière elle, Denise Moreau, qui, sans desserrer les lèvres, fit simplement « non » de la tête. Elle retira lentement sa main, et la détermination d'Irène s'envola. Elle n'entendit pas le reste du discours du lieutenant. Elle sanglotait en silence. Avoir rencontré le capitaine Loiseul avait causé sa perte. Marin avait fait d'elle son pion à la *Kommandantur*, ce qui lui faisait horreur et l'avait isolée du reste du village. À quel niveau de solitude fallait-il tomber pour que la main de Denise Moreau sur votre épaule soit une forme de réconfort ?

À cet instant, Irène aperçut Tallie dans la foule. Cette dernière venait vers elle, l'air épouvantée :

— Irène, murmura-t-elle, le capitaine Loiseul est mort ?

Un long gémissement remonta de sa gorge, et Tallie l'attira doucement dans ses bras.

— Je suis désolée... je suis tellement désolée... Tu veux venir chez moi ? Prendre une tisane ?

Irène secoua la tête :

— Mes élèves m'attendent...

— Ne dis pas n'importe quoi, tu n'es pas en état d'aller travailler ! Tu es en deuil ! Fais-toi porter pâle.

— Je ne peux pas pleurer un officier ennemi alors que les papas de plusieurs de mes élèves sont entre les mains de la Gestapo ! Ce serait indécent.

Les épaules basses, Irène reprit le chemin de son appartement. Denise, qui prenait la même direction, la rattrapa.

— Mes condoléances pour votre capitaine, souffla cette dernière.

Loiseul pouvait-il être mort ? Ne pas pouvoir obtenir de vraies informations torturait Irène. On disait du capitaine qu'il avait été « blessé à mort », des mots très différents de ceux pour désigner le meurtre du colonel. Tout l'espoir d'Irène reposait dans une nuance de vocabulaire : tant qu'on n'annoncerait pas son meurtre, elle refuserait de perdre espoir.

Sur les pavés, les talons de Denise claquaient derrière Elle.

— Votre amie a raison, dit simplement cette dernière en accélérant pour arriver à sa hauteur. Vous ne pouvez pas vous présenter devant vos élèves. Venez boire un thé chaud chez moi, respirer un peu. Vous avez l'air épuisée.

Irène hésita. La bienveillance de sa voisine était inhabituelle.

— Je suis simplement morte d'inquiétude pour le capitaine, murmura l'institutrice.

— Il n'est probablement pas mort. Nous le saurons bien assez tôt.

Elles étaient arrivées devant le 12 de la rue Boussac, à la porte du petit immeuble dont elles occupaient chacune un étage.

— Mes condoléances pour le colonel, dit Irène, la main sur la poignée, ne sachant pas trop comment clôturer cette conversation.

— Ne dites pas n'importe quoi, répondit sa voisine. Montez chez moi. Je vais vous requinquer.

Irène emboîta le pas à Denise. Elle n'avait plus mis les pieds dans l'appartement du premier étage depuis le jour de juin où François s'était enfui. Elle y venait souvent, avant. François et elle s'entendaient bien, et la petite Bérénice la

regardait avec le mélange d'admiration et de crainte qu'ont les enfants pour leur institutrice. Le souvenir de François serra le cœur d'Irène. Elle ne devait pas oublier que celle qui se tenait devant elle et auprès de qui elle venait chercher du réconfort avait dénoncé son ami. Mais il était trop tard pour revenir en arrière, et surtout, Irène voulait comprendre ce que savait – ou croyait savoir – Denise. Sur la place, cette dernière l'avait empêchée de se livrer à la Gestapo... pourquoi ?

L'appartement avait été décoré avec goût et, visiblement, beaucoup d'argent. Les rideaux paraissaient neufs et de bonne facture. On ne trouvait pas de toiles aussi élégantes à la mercerie de Chateauval... Ils devaient provenir de Rennes, de plus loin encore. De Paris ? La jeune femme s'assit au bord du sofa, n'osant prendre ses aises dans ces lieux hostiles. Denise revint de la cuisine avec une théière et deux tasses.

— Vous avez vraiment du thé ! s'étonna candidement Irène en saisissant la tasse qu'on lui tendait.

Denise dissimula un demi-sourire.

— Le colonel m'en offrait une partie de sa réserve personnelle. Dégustez-le bien, les choses vont changer, maintenant.

Bien sûr. Le colonel était mort et avec lui, les privilèges de la *Sekretärin*.

Elle rougit, réalisant combien elle jouait un jeu dangereux, à venir chez la sulfureuse Denise Moreau. Mais il était trop tard pour s'enfuir, à présent. Elle devait tenir les apparences au moins le temps de la conversation. Elle jouait ce rôle tous les jours, toute la semaine. Que seraient vingt minutes supplémentaires ?

— Le colonel était un infâme pourceau qui me prenait pour une catin gratuite, continua Denise. Je porte sur les

cuisses des marques de cigarette qu'il m'a faites. Les bleus disparaissent... pas les cicatrices. Je ne crois pas qu'il manquera à grand monde.

Elle fit une grimace :

— Ne me regardez pas avec cet air éberlué. Vous n'étiez quand même pas assez naïve pour imaginer que j'avais de l'affection pour cet individu !

— Je... À vrai dire... si, je pensais... Enfin j'ai cru...

— Ne jouez pas les idiots, vous m'avez obtenu une clé de son secrétaire... Vous imaginiez que c'était pour y glisser des mots doux ?

— Non, je... En fait je n'y pensais plus.

C'était presque vrai. L'histoire de la clé, qui avait donné tant d'angoisses à Irène, lui était complètement sortie de la tête. Denise avait progressivement cessé d'être une source d'ennuis. Jusqu'à ce matin, où elles prenaient le thé comme de vieilles camarades.

Denise laissa échapper une exclamation de dégoût :

— Vous filez le parfait amour avec votre capitaine, n'est-ce pas ? Vous l'aimez ?

— Oui, souffla Irène, en sentant les larmes monter de nouveau.

— Félicitations. Votre candeur est rafraîchissante. Un peu stupide aussi, mais rafraîchissante.

L'institutrice sentit ses joues chauffer. Elle n'était pas venue ici pour être tournée en ridicule ! Elle reposa sa tasse, faisant un geste pour s'en aller, mais la main de Denise sur la sienne la retint. La quadragénaire la regardait droit dans les yeux :

— Je vous taquine, veuillez m'excuser. Irène, je ne sais pas ce que vous croyez être en mesure de faire face aux nazis, mais vous allez vous faire tuer.

— De quoi parlez-vous ? souffla la jeune femme, la voix tremblante de peur d'avoir été percée à jour.

— Ce matin, si je ne vous avais pas retenue, vous alliez parler au lieutenant. Que comptiez-vous faire ?

— Je... je voulais tenter de négocier pour les civils.

— Et lui dire quoi ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. J'ai vu Marcel Le Bihan sur l'échafaud et je n'ai pas réfléchi. Il est si jeune ! Je l'ai croisé souvent, chez Loiseul... enfin chez lui, chez Le Bihan. Il ne mérite pas cette exécution !

— Les terroristes savent ce qu'ils risquent. S'ils filaient droit au lieu de jouer les mercenaires, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Marcel n'est pas un terroriste, et aucun des autres non plus d'ailleurs ! Ce sont des civils !

Denise saisit une boîte métallique posée sur la table basse et en tira une longue cigarette qu'elle enflamma avec une allumette. Elle prit le temps de fumer une première bouffée avant de répondre :

— Qu'en savez-vous ?

— Denise ! Ce n'est qu'un adolescent !

— Et alors ? Il est assez grand pour tenir un fusil.

— Mais... c'est un civil ! On n'exécute pas des civils !

— Les *résistants* aussi sont des civils. Pourtant ils portent des fusils, assassinent des gens au hasard de leurs opérations, et semblent déterminés à laisser mourir dix innocents à leur place. C'est à eux d'intervenir pour sauver Marcel Le Bihan et les autres... pas à vous.

Denise avait prononcé le mot « résistants » avec un tel dégoût qu'Irène manqua d'avaler son thé de travers. Elle retrouva son souffle et murmura simplement :

— Je voulais aider. Tenter quelque chose pour les sauver... c'est tout.

— Vous êtes trop idéaliste. Vous oubliez que c'est la guerre ! Je connais bien Kraus, je connaissais bien le colonel. Vous auriez perdu l'estime qu'on a de vous à la

*Kommandantur*, perdu votre place, et perdu votre seule opportunité de rendre visite à votre beau capitaine. C'est ça que vous voulez ?

— Non, bien sûr...

— Alors, travaillez en silence. Et ne vous mêlez pas de la guerre contre les terroristes. Vous pourriez tout perdre.

Irène acquiesça. Elle était au moins rassurée sur un point : Denise ignorait son implication dans le réseau de Marin.

— Est-ce que le lieutenant va être promu colonel ? demanda-t-elle finalement.

— Ça m'étonnerait. Il est de la Gestapo, pas de la Wehrmacht. L'armée va remplacer Koch.

— J'espère que celui-là vous traitera mieux, dit poliment Irène en se levant. Merci pour le thé. Je vais aller me coiffer et me préparer pour l'école.

— Je vous en prie, entre *Sekretärinnen*, c'est normal. Mais suivez mon conseil, Irène. Surtout ne vous mêlez pas du conflit. Une tempête approche ; mettez-vous à l'abri.

Irène sourit poliment et laissa sa voisine la raccompagner. Lorsque la porte fut refermée, elle descendit rapidement la volée de marches qui menaient chez elle, au rez-de-chaussée. Tout le monde la prenait pour une gentille idiote... au-delà de l'aspect vexant de la chose, c'était surtout rassurant : personne ne soupçonnait son rôle au sein de la Résistance.

Le colonel Koch était mort. Devant le lieutenant Kraus, fondre en larmes eût été excessif, mais se frotter les yeux pour les rougir et feindre la dignité dans la souffrance fut du plus bel effet sur le responsable de la Gestapo et sur l'ensemble de la *Kommandantur*. Denise Moreau trouvait tout de même surprenant que le colonel ait pu être abattu en plein interrogatoire. Un homme seul et ligoté serait venu à bout de deux officiers armés ? Elle aurait mis sa main à couper que le témoignage du capitaine Loiseul vaudrait son pesant d'or... s'il survivait à ses blessures, ce qui semblait la seule préoccupation d'Irène Jacques. L'amour rendait les gens idiots.

La secrétaire avait demandé à voir le lieutenant Kraus et ne fut pas surprise de son manque de disponibilité. Il avait déjà fusillé et pendu trois autres civils, mais les résistants restaient insaisissables. Kraus ne régnerait pas longtemps sur la *Kommandantur* : il devait gérer une crise d'une ampleur inédite, trouver les résistants qui tournaient l'occupant en ridicule, enquêter sur des dizaines de lettres de dénonciation toutes moins fiables les unes que les autres, exécuter les civils désignés en représailles du meurtre du colonel, tenir les troupes de la Bretagne Nord en attendant qu'un autre officier soit désigné, et préparer l'arrivée de ce prochain gradé... qui pourrait le muter sur le front russe, s'il lui en prenait le caprice.

Jamais le lieutenant n'avait paru si vulnérable et Denise sentait qu'elle avait une carte à jouer...

— *Herr Leutnant*, articula-t-elle en pénétrant dans son bureau avec le courrier du jour, je suis fière de travailler pour un homme de votre trempe. Grâce à votre intervention, la Résistance a été décapitée.

La flatterie était trop grossière pour échapper au lieutenant de la Gestapo, aussi tourmenté qu'il soit. Il eut un rictus dédaigneux :

— Gardez vos minauderies pour vous, *Fräulein*. Guérin court toujours et nous n'avons pas identifié l'homme que nous avons capturé. Ses papiers étaient faux.

La secrétaire fit mine d'être surprise et étendit les lèvres en une moue désolée :

— Vous m'étonnez, lieutenant Kraus. Je croyais que vous cherchiez ses complices, pas son identité.

C'était la vérité. L'identité du résistant n'était un secret pour personne : Roger Gouédic avait tenu une imprimerie avant de partir au STO... ou de prendre le maquis. Denise n'avait pas imaginé qu'une information aussi simple ait pu échapper au lieutenant.

Kraus se redressa. Il se méfiait de tout le monde et de Denise en particulier. Cette femme était une véritable vipère qui, jusqu'à maintenant, intriguait en son sens. Le nègre Boyega, c'était elle. Elle en avait été bien récompensée, d'ailleurs, avec l'appartement du fuyard en rétribution de ses services. Dommage que ledit fuyard leur ait glissé entre les doigts... Marc Guérin, c'était encore elle. Son intervention avait permis de localiser une « boîte aux lettres » de la Résistance et d'identifier le meneur des terroristes.

Malheureusement, elle ne faisait rien gratuitement. On pouvait obtenir les informations des gens en leur tranchant les phalanges, mais celle-ci était plus loquace quand on lui offrait de petits cadeaux... Son prix pour cette informa-

tion sensible avait plongé le lieutenant dans un abîme de perplexité. Elle ne voulait ni argent ni pouvoir. Elle avait obtenu de lui la promesse de retrouver la trace de son mari, Gérard Moreau, prisonnier en Allemagne, et d'améliorer ses conditions de détention.

C'était un marché de dupes. Le lieutenant aurait aisément pu attendre quelques mois et prétendre que les recherches n'avaient rien donné, Denise n'y aurait vu que du feu.

Mais l'insistance de cette dernière avait aiguïé sa curiosité. Où était-il, ce monsieur Moreau, et que renfermait de si sensible son dossier ? Et après tout, s'il en fallait si peu pour s'assurer de la loyauté de cette surprenante espionne, il pouvait bien faire l'effort d'expédier quelques lettres. Mais parler à Denise Moreau du résistant capturé ? L'homme avait des papiers au nom de Robert Poucet... un nom d'emprunt ridicule, comme ça avait vite été démontré. Le lieutenant réalisa très vite que cette information ne donnerait pas à Denise assez d'éléments pour lui nuire ; à l'inverse, maintenant qu'il savait combien elle tenait à son tendre époux, il avait un moyen de pression supplémentaire sur cette dernière.

— Approchez, susurra-t-il en faisant un signe de l'index.

Denise contourna le bureau, la tête haute. Le colonel l'avait frappée ou touchée sans signe avant-coureur. Elle ignorait ce que Kraus avait en tête. Bien qu'elle jouât les femmes fières, elle n'en menait pas large : elle ne pourrait pas esquiver les coups s'il décidait de la battre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Denise Moreau ? demanda Kraus, et cette dernière ne comprit pas immédiatement la question.

— Je vous demande pardon, *Herr Leutnant* ?

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Qu'est-ce qui vous motive ? Vous m'avez livré Boyega, vous m'avez livré

Guérin. Et là, vous proposez de me livrer un troisième larron. Pourquoi ?

— Par loyauté... envers le Reich, *Herr Leutnant*.

La réponse parut satisfaire Kraus.

— Rien d'autre ? Qu'allez-vous me demander en échange de ce troisième nom, en imaginant que vous soyez en mesure de me le donner ?

— Vous avez déjà une promesse à tenir à mon égard, *mein Herr*. Retrouvez *Herr Moreau* et faites-le libérer.

— Ah !

Le lieutenant se leva, les mains dans le dos.

— Le faire libérer, c'est nouveau. Nous n'avions pas parlé de ça, la dernière fois.

— *Herr Kraus*, votre résistant est connu au village. Si personne ne vous a donné son nom en personne ou par courrier anonyme, c'est que vous n'avez plus beaucoup d'alliés parmi la population... à part moi.

— Si vous étiez loyale, vous m'auriez donné son nom il y a trois jours !

— J'ignorais que vous le cherchiez. Je pensais que vous vouliez des complices. Votre terroriste s'appelle Roger Gouédic, sourit-elle.

Kraus fit un mouvement en direction de la porte pour donner des ordres à ses hommes, mais Denise l'interrompit :

— Cette information vaut bien la libération d'un des civils, n'est-ce pas ?

— En principe, *Fräulein*, je suis prêt à échanger un civil contre un terroriste. Vous venez de me donner un homme que je tiens déjà.

— Libérez Marcel Le Bihan, suggéra Denise. C'est un gosse, et c'est le fils de votre logeuse. Vous avez besoin que la population haïsse les résistants qui vont sacrifier des civils pour leur cause ; pas qu'elle grossisse leurs rangs

parce que vous avez fusillé un gamin. En plus, vous savez parfaitement qu'il n'a pas de liens avec la Résistance, il n'aurait pas pu agir à ce point sous votre nez...

Cette dernière phrase ébranla l'officier. Accuser de terrorisme un garçon qui vivait sous son toit était quasiment un aveu d'incompétence de sa part. Et avec la mort du colonel sur les bras, il était lui-même à un cheveu du front russe. Il quitta la pièce sans un mot.

Le lendemain, Marcel rentrait chez lui, secoué, mais indemne.